

Grève nationale



BLACK REFORME

Tous les privilèges
doivent disparaître!

Et -50% sur
les retraites!



BRIEF.ECO

BRG

La croissance mondiale

L'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), qui réunit 36 pays parmi les plus développés du monde, a publié jeudi dernier des prévisions pessimistes sur la croissance mondiale pour cette année et l'an prochain. La question de la durabilité de la croissance divise les économistes.

L'ACTU

L'OCDE a estimé jeudi dernier que la croissance mondiale devrait s'établir cette année et l'an prochain à 2,9 %, soit « son niveau le plus faible depuis la crise financière » de 2008, précise l'institution. En 2018, cette croissance avait été de 3,5 %. L'OCDE précise que le ralentissement de l'activité touche « aussi bien les économies de marché émergentes » telles que la Chine « que les économies avancées » comme l'Europe de l'Ouest et les États-Unis. L'organisation l'attribue à plusieurs facteurs dont les différends commerciaux, en particulier entre la Chine et les États-Unis. La chef économiste de l'OCDE, Laurence Boone, affirme qu'en « l'absence de coordination au niveau des échanges et du système fiscal international » et « d'orientations stratégiques claires en matière de transition énergétique, le climat d'incertitude continuera de régner, compromettant les perspectives de croissance ».

L'ÉCLAIRAGE

Comment est évaluée la croissance mondiale ?

Exprimée en pourcentage, la croissance mondiale correspond à la hausse, généralement d'une année par rapport à la précédente, du produit intérieur brut (PIB) mondial, c'est-à-dire de la quantité de biens et de services produits dans le monde. Le PIB mondial est obtenu en additionnant les PIB de chaque pays, ce qui est rendu possible par le fait que les méthodes de calcul de cet indicateur, définies par l'ONU, sont les mêmes pour tous les pays. Le PIB d'une nation mesure les richesses créées par les résidents de ce pays, quelle que soit leur nationalité, secteurs privé et public confondus. Le calcul retient pour chaque entité la valeur ajoutée, soit la production dont on retranche les consommations intermédiaires.

Par exemple, un boulanger utilise de la farine pour produire son pain. Mais cette farine est déjà comptabilisée dans la production de son fabricant. Pour ne pas la compter deux fois, on l'écarte du calcul de la production du boulanger. La valeur ajoutée englobe la rémunération du travail, l'utilisation du matériel et la marge du boulanger. La croissance correspond à l'évolution du PIB d'une année sur l'autre, déduction faite de la variation des prix, c'est-à-dire de l'inflation.

Quels sont les déterminants de la croissance ?

La croissance résulte d'une hausse de la production de biens et de services. Elle est donc directement liée à l'utilisation des deux principaux facteurs de production que sont le travail et le capital fixe (les machines). S'ils augmentent, par exemple à travers une hausse du nombre de travailleurs (facteur travail) ou de matériels utilisés (facteur capital), la production s'accroît, entraînant une accélération de la croissance. La production peut également augmenter du fait d'une meilleure utilisation des facteurs de production, par exemple à travers une innovation technologique ou organisationnelle. Dans ce cas, c'est la productivité globale des facteurs, appelée PGF, qui s'est améliorée. Le rôle du progrès dans la croissance a été mis en évidence par l'économiste américain Robert Solow dans un article publié en 1956. La part de la croissance qui n'est pas directement liée à l'augmentation des facteurs de production est nommée « résidu de Solow ». Dans une étude publiée en 2002, l'économiste américano-espagnol

Xavier Sala-i-Martin estime que les institutions sont un déterminant de la croissance. Selon lui, leur capacité à garantir la liberté des citoyens, la stabilité politique, la santé des habitants, la concurrence ou encore la qualité des infrastructures affecte « l'efficacité d'une économie de la même manière que la technologie ».

La croissance peut-elle être infinie ?

Les économistes classiques, à l'image des Britanniques David Ricardo (1772-1823) ou John Stuart Mill (1806-1873), estiment que l'économie atteindra à long terme un état stationnaire, où la croissance ralentit avant d'atteindre zéro. Ce n'est pas l'avis de l'économiste français Jean-Baptiste Say qui, dans un ouvrage publié en 1803, écrit que les hommes ont une « faculté de former des capitaux » sans limite. Dans son article de 1956, Robert Solow estime que l'économie converge à long terme vers un état stationnaire, mais ajoute que le progrès peut continuer de soutenir la croissance. Il n'explique toutefois pas comment favoriser ce progrès, estimant qu'il est « exogène », c'est-à-dire extérieur au système économique.

Dans les années 1980, des économistes américains soutiennent que ce progrès est au contraire « endogène » à notre économie. Ainsi, Robert Lucas met en évidence dans l'accroissement de la productivité, et donc de la croissance, le rôle du capital humain, c'est-à-dire des aptitudes et des connaissances acquises par les travailleurs sur leur lieu de travail. Dans un document publié en 2012, l'économiste américain Robert Gordon remet en cause l'hypothèse d'une croissance continue. Selon lui, des facteurs tels que la montée des inégalités, le réchauffement climatique et le surendettement des ménages vont ramener la croissance future proche de zéro, même si l'innovation se poursuit.

POUR ALLER PLUS LOIN

Limites de la croissance.

Le site de vulgarisation Captain Economics présente dans un article illustré de graphiques les arguments de deux économistes pour qui la croissance infinie est un mythe. L'article remet en cause le concept même de croissance comme mesure du développement et rappelle que la croissance telle que nous la connaissons a été permise par une forte hausse de la population active mondiale et par une utilisation abusive des ressources naturelles.

Mauvais thermomètre.

Dans son blog, l'économiste français Thomas Piketty reproduit une tribune publiée en 2013 dans Libération dans laquelle il estime que le monde a tort de compter sur la croissance pour résoudre les défis actuels. Il explique pourquoi la croissance mondiale va se maintenir à un niveau non seulement faible, mais surtout très inférieur au pourcentage de rémunération du capital, ce qui ne manquera pas de creuser les inégalités.

Source: <https://www.brief.eco/>